

◆
LA VIE DEVANT SOI

UNE NOUVELLE DE
JULIA BILLET

◆





« Si tu veux que je te dise un truc, tu ferais mieux de n'en parler à personne ».

C'est ce que m'a dit Hugo quand je lui ai expliqué comment j'étais arrivé là. J'aurais pu continuer à garder ce secret si cet idiot d'Edmond n'avait pas ouvert la porte à la volée, au début du printemps.

Hugo et moi sommes tous les deux internes dans un lycée de la belle banlieue parisienne. Son père est diplomate et voyage beaucoup. C'est ainsi qu'Hugo depuis sa petite enfance connaît « l'internement », comme on dit ici. Il en sait un bout sur le fonctionnement de ce genre d'endroit. Dans cette tôle de luxe, comme il l'appelle, se retrouvent les plus riches et les plus abandonnés, les plus intelligents et les trop doués, les fils de et les De quelque chose. Pour moi, c'est différent, je suis arrivé cette année et je ne suis ni riche ni abandonné ni très intelligent ni surdoué et si je suis fils de mon père, je ne suis vraiment pas un fils à papa. Par contre, je dois bien l'avouer, j'ai toujours été le premier en classe, jusqu'à mon arrivée ici. Je ne fais pourtant plus le poids en face de ceux qui ont sauté deux classes déjà et s'appêtent à passer le bac alors que nous sommes en seconde. Je ne suis pas le pire, c'est vrai, mais finis pour moi les éloges incessants des profs. Avant, j'étais un élève brillant, ici, c'est à peine si on me remarque, et en vérité, je fais en sorte que personne ne me voie. Je suis malgré tout promis, comme tous ceux qui tiennent le choc ici, à avoir mon Bac avec mention, quand l'heure viendra (l'an dernier, 99,8% de bacs avec mention, les 0,2% correspondant à l'hospitalisation d'un élève, le jour de l'écrit de physique).

Pour moi, c'est tout nouveau de dormir loin des miens. Dormir à deux dans la chambre ne me gêne pas, et même me rassure ; j'ai été habitué à la promiscuité : je suis le quatrième d'une fratrie de six et j'ai habité toute ma vie dans un trois pièces cuisine salle de bain, balconnet et placard à balais, cave individuelle à la porte de bois, dans une cité d'une



banlieue qui n'a pas grand-chose à voir avec celle que je fréquente en ce moment. C'est ce secret qu' Hugo m'a conseillé de garder pour nous deux : je ne fais pas partie du sérail des adolescents du coin, je suis un boursier qui a été repéré dans une ZUP, ZEP, ZUS, ZFU, ZRU, ZAC (si si, je vous assure que ces mots existent !), autrement dit pour rester simple, je viens d'un « *quartier sensible* », comme disent les journalistes télé manifestement insensibles au charme de ma ville de naissance. J'ai été repéré comme un élève « *à fort potentiel* » et mes parents ont reçu la visite du principal de mon collège, lui-même et sa cravate et son pantalon à pinces, en mai dernier. Il leur a expliqué comme j'étais intelligent, ce qui n'a en rien étonné mes parents qui nous estiment, mes frères, ma soeur et moi-même, brillantissimes, gentilissimes et sérieuxsimes. Ils ont ouvert les yeux en mode bille quand le directeur a ajouté que pour « *garantir l'avenir de votre fils, il faut accepter des sacrifices, à savoir l'envoyer dans un internat, mais, ne vous inquiétez pas, c'est à seulement une trentaine de kilomètres d'ici* ». Mes parents ont tenu conciliabule, m'ont demandé mon avis, ont fait promettre au principal que je rentrerais tous les week-ends et ont accepté cette proposition : je serais nourri logé blanchi éduqué dans une des écoles les plus huppées, au nom de l'égalité des chances, de la fraternité, et de la liberté, des quotas, de la discrimination positive, et tout ça, tant que je serai un aussi bon élève.

Je me suis mis au tennis, parce qu'ici, pas d'équipe de rugby. Je ne suis pas le seul débutant et pas si mauvais déjà. Je ne peux pas dire que je me suis vraiment fait des copains, à part Hugo avec qui je partage mes fins de soirées et débuts de nuit. C'est déjà bien plus qu'un copain. Ça s'est fait facilement entre nous. Ce gars-là a beau être d'un autre monde que le mien, il n'en est pas moins drôle et sympa. C'est sûr, on n'a pas les mêmes bagages... Il a déjà fait trois fois le tour du monde alors que je ne suis pas allé plus loin qu'au bled, et encore, seulement deux fois dans



ma vie. Il a déjà eu six copines et moi, personne, jamais, enfin, pas encore. Il connaît un ministre, il a mangé à la table d'un cardinal au Vatican, et moi, je n'ai pas vu d'imam depuis ma circoncision, j'avais trois mois, et, à part aller à la remise des prix et serrer la main au maire, je ne connais aucune autre célébrité. Il a des valises de livres qu'il empile pour gagner de la place dans la chambre et moi, sauf un Pagnol et le Cid que j'ai du acheter en 3^{ème}, je n'ai rien d'autre à me mettre sous la dent que ce que j'emprunte à la bibliothèque. Enfin, que j'empruntais, parce qu'Hugo est un type généreux et je peux piocher à ma guise dans ses bouquins, il m'en a même offert deux que j'avais particulièrement aimés : *La vie devant soi*, de Romain Gary et *Nedjma*, de Kateb Yacine. Ceci dit, dans le pensionnat, le CDI est rempli de milliers de livres. Il est tellement grand, tellement vieux, tout en boiseries de chêne, que je suis intimidé et mal à l'aise, à chaque fois que j'y mets les pieds. Je m'y sens maladroit, pas à ma place, alors je préfère soulever les piles de livres d'Hugo.

On se raconte nos week-ends et on se prend des fous rires. Quand il mime son diner avec son père qu'il vouvoie ou bien quand il appelle sa mère « mère », je ne peux m'empêcher de pouffer. Quand il m'entend évoquer « *ma daronne* » ou « *mon vieux chibani* », il explose lui aussi. Quand je lui dis mon samedi : marché / courses et partie de rugby en bord de Seine, il me répond Champs-Élysées / Le Duplex et Starbucks.

On chahute dans nos lits, on se tape dans les mains, et on dévore les petits gâteaux que maman a bourré dans deux gros Tupperware qu'elle a cachés au fond de mon sac. Elle les y dépose chaque semaine, et je fais comme si je ne la voyais pas. Parfois, je lui envoie un sms où j'écris juste *miam miam*, ce à quoi elle me répond aussi sec, *hi hi*.

Hugo et moi, on s'imagine parfois les héros d'un vieux film qu'on a téléchargé un soir : *La vie est un long fleuve tranquille*. Deux enfants de



familles littéralement opposées socialement sont échangés par erreur à la maternité. Un jour, les enfants retrouvent leur « vraie » famille et c'est alors une série de scènes drôles et décalées. On s'invente des situations cocasses avec nos propres familles, et ça se termine à chaque fois en batailles de polochons.

Le rêve d'Hugo, je suis le seul à le connaître, est de devenir cuisinier, un grand, évidemment, un de ceux qui créent de nouveaux goûts, de nouvelles modes. Il n'en a jamais parlé à ses parents qui verraient ça d'un mauvais œil. Un fils de diplomate ne devient pas cuistot, fût-il grand. Il paraît que les diplomates mangent tous les jours de la grande cuisine et qu'un bonhomme qui fait la tambouille ne les impressionne pas. C'est ce que dit Hugo en tout cas. Il parle de ce rêve irréalisable, des étoiles plein les yeux. Il connaît des légumes dont je n'ai même jamais entendu parler, il évoque des desserts qui pourraient bien me mettre l'eau à la bouche si je n'étais pas repu des gâteaux de maman. Je trouve que c'est une drôle d'idée mais je respecte trop mon ami pour y trouver à redire. Je l'écoute, abasourdi de tous ces Châteaux en Espagne arrosés de grands vins millésimés.

Mon rêve à moi est bien plus commun : je voudrais être chef d'entreprise. Gagner assez bien ma vie pour aider mes parents, pour leur acheter une maison dans notre quartier près de leurs amis, et moi, vivre au centre de Paris, dans un trois cents mètres carrés, avec vue sur le Sacré-Cœur. Chacun ses délires, je ne sais même pas chef de quoi je voudrais être. Ne pas avoir de patron, faire des choix, bien traiter mes salariés, les intéresser au chiffre d'affaire pour que chacun soit content de travailler pour moi. Construire une entreprise citoyenne qui ne regarde ni les origines de ses employés, ni le quartier d'où ils viennent. Un chef d'entreprise soucieux d'écologie et un chef d'entreprise novateur, prêt à inventer des solutions pour ne pas polluer la planète.



Un beau rêve, quoi.

Hugo est bien le seul avec qui j'ai envie de partager mes pensées et mes fous rires. Les autres sont inaccessibles. Tous des fils de, qui viennent des quartiers chics, qui ont un scooter à la maison, une voiture rouge qui attend juste qu'ils passent le permis ou bien alors des intellos qui sont capables de résoudre des équations dont je ne comprends même pas le libellé ou qui parlent grec comme je parle le rebeu, et même sûrement mieux parce que moi je connais la langue que mes parents ont quittée quand ils avaient vingt ans, et ils en ont presque cinquante. Depuis, on ne parle plus de la même façon là-bas, mais eux, ils ont gardé leur vieille langue, sans la rénover, parce qu'ils n'ont plus trop l'occasion de s'en servir. Bien sûr qu'Hugo ressemble aux gars de l'internat, bien plus qu'à moi, mais je sais qu'on a quelque chose en commun tous les deux : on est à la fois bien et mal dans notre quartier, on est fiers et on a honte de là d'où on vient. On est emplis de doutes et de questions sur notre propre vie et puis on a des rêves qui en resteront, parce qu'on n'est pas né au bon endroit. Enfin... en tout cas, c'est ce qu'on croyait, jusqu'à cette fameuse soirée de printemps.

Hugo m'a donné des conseils pour ne pas que les autres remarquent que je ne suis pas des leurs : il m'a suggéré de rester mystérieux, de répondre aux questions indiscretes par un léger sourire, de ne pas montrer mes étonnements, mes émotions quand l'un ou l'autre se vante ou bien seulement raconte ses vacances. Et surtout, surtout, de ne jamais offrir les fameux makhrouts au miel de ma mère à qui que ce soit, mis à part lui, qui entre parenthèse en raffole (et depuis que ma mère le sait, elle double les doses). C'est comme cela que j'ai pris l'habitude de ne pas parler, de ne pas me mêler des conversations, de ne pas rire avec les autres mais de sourire, seulement et simplement sourire, avec distance et



sans provocation. Les autres ont bien cherché à me coincer quelques fois, au début, mais ils ont fini par lâcher le morceau que je suis. Je n'ennuie personne, je ne suis pas mauvais camarade et on peut m'oublier, je ne me plains jamais. On m'invite toujours aux fêtes du week-end même si je ne viens pas. Dans le fond, je crois que tout le monde m'ignore et ce n'est pas plus mal. D'après Hugo, ils s'imaginent que je suis un peu méprisant, et sûrement d'un milieu d'artistes du showbiz. Ça vient sûrement de mes vêtements qui ne sont pas du même moule que les leurs... même si je garde ma tenue cool pour le week-end, et que j'ai investi dans quelques chemises et pulls moulants, pour ne pas avoir l'air de débarquer d'une autre planète. A croire que ce n'est pas suffisant pourtant puisqu'ils m'imaginent enfant de la balle (plutôt fils de star que circassien).

Du moment que j'ai Hugo, c'est bien la seule amitié qui m'importe. Lui est à l'aise avec tout le monde, a toujours des anecdotes croustillantes à distiller, il est respecté par tous, sûrement aussi jaloué et le fait d'être son ami me vaut sûrement d'avoir cette tranquillité dans l'école. Je crois bien que les profs ne sont pas dupes : ils ont dû lire mon dossier et connaissent mon origine. Mais de ce côté, rien, aucune remarque, même s'ils savent que mon teint mat ne signifie pas que je suis fils d'un magnat d'Arabie Saoudite ou le neveu du roi du Maroc. Ils ne me montrent ni plus ni moins de courtoisie indifférente qu'aux autres élèves.

Hugo n'est jamais venu chez moi, ni moi chez lui. Nous nous protégeons de ces rencontres, sans pour autant nous l'avouer ; pourtant, j'ai l'impression d'être allé dans sa chambre et lui dans ma cité. Juste avec nos mots et quelques photos sur nos portables.

C'est à l'approche des vacances de printemps que nous avons pris notre grande décision et que nous nous sommes fait cette promesse. J'étais rentré le dimanche soir, le sac rempli des douceurs de ma mère,



nous étions Hugo et moi allongé sur mon lit, un Tupperware vide chacun sur le ventre, à imaginer nos avenir culinaire et directorial, quand la porte de notre chambre s'est ouverte à la volée. Edmond, de Première S, est entré au moment même où je disais à Hugo :

« *Tu crois qu'un rebeu des cités comme moi pourra un jour être élu chez les écologistes ?* »

Je ne sais pas ce qu'il a entendu exactement mais il a vu les Tupperwares tout poisseux de miel, nos doigts dans nos bouches pour sucer le trop plein de sucre. Après un instant de surprise, il est entré dans la chambre, a repéré ma carte d'abonnement SNCF sur le coin de mon bureau, l'a prise dans ses mains et a lu à haute voix

- « *Versailles / Mantes la Jolie, carte de réduction famille nombreuse.* »

Il a levé les yeux vers moi, comme pour comprendre et tout à coup a éclaté de rire :

- « *Alors t'es qu'un pistonné de boursier, t'es notre quota de bonnes œuvres, la bonne conscience de l'école, c'est ça ton truc ? T'as voulu nous la jouer fils de Smâin et t'es qu'un minable des quartiers ? Un petit rebeu wech wech ? Tu caches bien ton jeu mon coco !*

Je n'ai pas eu le temps de sentir Hugo se lever, qu'il lui sautait déjà à la gorge, en le traitant de tous les noms (je vous passerai les détails, mais je peux affirmer que les différences sociales s'estompent carrément dans ce genre de situation : les mots ne volent pas plus haut ni plus bas, et restent très proches de ceux qu'on utilise dans ma cité...). Edmond a crié pitié, j'ai hurlé moi aussi pour qu'Hugo lâche cet imbécile avant de l'étrangler et mon ami a laissé tomber Edmond qui n'a pas demandé son reste et s'est carapaté dans le couloir au pas de course. J'ai rangé les deux boîtes en plastique, après les avoir rincées au lavabo de notre salle de bain pendant qu'Hugo tentait de se calmer, assis par terre, dans une pause de yogi.

Tout cela ne me paraît pas si terrible qu'à Hugo. J'ai l'habitude d'être



étiqueté comme un « mec des quartiers », comme si cela voulait dire quelque chose. Je connais tous les fantasmes de ceux qui n'ont jamais mis les pieds dans les banlieues « défavorisées ». Ils pensent que nous habitons dans des coupe-gorges malfamés, où le crack passe dans les mains des enfants, à la sortie de l'école maternelle, où le viol est le sort de toutes les filles sous leur voile intégral. Ils imaginent que des terroristes intégristes poussent sur les cerisiers et fleurissent au printemps, des kalachnikovs et des grenades dégoupillées autour du cou... J'en ai entendu, j'en ai lu, j'en sais un paquet sur les stéréotypes qui stigmatisent les cités, et qui arrivent parfois à y mettre le feu. Et quand ça flambe, ça brûle pour de bon par chez moi. Edmond va raconter à tout le monde ce qu'il sait, et alors ? Je vais avoir droit à leurs vanes, leurs idées éclairées sur la question, et alors ? Du moment qu'Hugo reste mon ami, c'est tout ce qui compte pour moi.

Je ne peux pas m'empêcher d'être fier de sa réaction, même s'il m'a fait vraiment peur sur le coup.

Je ne sais pas pourquoi Hugo y met tellement de rage. Ça ne change pas grand-chose pour lui. Les autres n'oseront de toute façon pas lui faire de remarques, c'est un intouchable. Il est fils de diplomate et surtout, il est délégué des élèves de seconde et sait négocier les soirées libérées et les retours tardifs de week-end auprès du directeur. Même Edmond n'osera pas se plaindre ; et s'il en a la tentation, ses copains l'en empêcheront. Hugo ne risque rien, on ne lui reprochera pas notre amitié, personne n'osera s'en prendre à lui. Pourtant, il est comme blessé à l'intérieur. Comme si on l'avait insulté, lui.

C'est ça l'amitié ; c'est incroyable comme c'est troublant de sentir cette force, entre nous.

Le lendemain, j'ai bien senti les regards, les petits sourires, les chuchotements. Personne ne m'a pris de front, il faut dire aussi qu'Hugo ne m'a



pas lâché d'une semelle. Du statut de fils d'artiste, je suis passé à celui de manant, mais j'ai aussi pris la mesure du lien qui nous unit, Hugo et moi, et cette réalité en vaut bien la chandelle.

Il n'a pas décroché un mot de la journée à qui que ce soit, a jeté des regards sombres et violents à ceux qui murmuraient en levant la tête vers moi, et il a fallu attendre le soir pour qu'enfin il sorte de son silence.

« J'ai pensé toute la journée à quelque chose. J'ai un deal à te proposer. Un truc important. Quelque chose qui va nous engager tous les deux, peut-être même jusqu'à la fin de notre vie. Alors voilà, réfléchis bien avant de me répondre. Ecoute bien, fais ton choix, c'est bien cela qui compte dans ta vie, faire des choix, non ? Toute cette histoire m'a fait comprendre quelque chose. On ne peut pas nier d'où on vient. Toi de ta cité, moi de mes piaules de châtelains. On peut bien essayer d'y échapper, ça nous rattrape, c'est notre vie et c'est tout. On est né là, et il y a plutôt de bons côtés, pour chacun de nous. C'est vrai, moi, j'aime rouler mon carrosse dans les boîtes parisiennes, m'acheter des fringues hors de prix, suivre mes parents au bout du monde et toi, tu aimes les copains de ton quartier, ta smalah pleine de vie, jouer au ballon à la nuit tombante. Notre passé, il est là-bas, on n'a rien choisi, on est juste nés quelque part, comme dit la chanson. Notre présent, il est dans cette tôle de luxe. On s'est rencontrés toi et moi et c'est incroyable. Ça n'aurait jamais dû arriver, ça défie la logique et pourtant, malgré tout ce qui devrait nous séparer, je n'ai jamais été aussi proche de qui que ce soit.

C'est de notre futur dont je veux te parler. C'est décidé, je ne laisserai pas mon père modeler mon avenir. Il veut que je fasse une grande école et des études de droit. Moi, c'est la cuisine que je veux faire. C'est pas parce que des crétins comme Edmond pensent savoir tout sur tout et s'imaginent qu'on peut ranger les gens dans une boîte ou une autre que je vais accepter une vie d'homme d'état ou devenir juge pour faire plaisir à papa. Je n'aime pas cette idée d'être catalogué, d'être enfermé dans une case que je n'ai pas choisie. Je serai cuisinier, je ferai des études de cuisine, rien ni personne ne m'en empêchera. Je sais négocier avec le dirlo, je m'en sortirai avec mes parents. Jusqu'alors, je n'ai jamais imaginé ne pas prendre le chemin qu'ils m'ont tracé. Je serai cuisinier et



toi, tu seras chef d'entreprise et ton entreprise, ce sera mon resto. Parce que je l'aurai mon restaurant, tu t'en doutes bien. Mon père ne me laissera pas sur le carreau et ne supporterait pas que je bosse pour un patron dans un routier, en bord de nationale. Alors voilà, si tu es d'accord, on s'associe, là, maintenant, on se jure de ne jamais s'abandonner, de ne jamais se tourner le dos. De ne jamais se séparer. Bien sûr, on fera nos études chacun de notre côté, bien sûr, on ne sera sûrement pas dans la même ville pendant quelques années mais on se donne rendez-vous, dans sept ans, ici même, devant la porte de cette pension et on partage tout ce qu'on aura mis de côté pour monter notre restaurant. J'aurai plus que toi, c'est sûr, mon père va allonger, mais je m'en fiche. Tape là, et on devient associés ».

Je n'ai pas répondu et je me suis couché, perplexe, me demandant si ce deal, comme disait Hugo, n'était pas un truc de dupe. Un chef d'entreprise sans le sous, est-ce que c'est possible ? Qu'est-ce que j'aurai mis de côté, d'ici sept ans ? Mes petits jobs d'été à Auchan ? Les colos que j'animerai ? Cet argent qu'il mettra sur la table, ce restaurant qu'il ouvrira, est-ce que je serai capable de le gérer ? Est-ce que je serai capable le faire fructifier ? Est-ce qu'il faudrait que je fasse une école de commerce ou bien une école hôtelière pour les cadres ? Et d'ailleurs, est-ce que ça existe ? Est-ce que je serai un bon commercial ? Est-ce que je pourrai un jour rembourser à Hugo sa mise de départ ? Est-ce que c'est pas un truc de riche ado qui rêve ? Est-ce qu'on pourra vraiment être amis pour la vie ?

Je n'ai pas dormi de la nuit. Cette semaine m'a semblé affreusement longue et Hugo a fait la tête, irrémédiablement, pendant cinq jours et cinq nuits, terriblement déçu par mon silence. J'avais tant de questions dans la tête que j'étais incapable de lui dire quoi que ce soit. J'avais besoin de penser, seul.



Le week-end suivant, quand je suis rentré à la maison, j'ai demandé à ma mère de me préparer une centaine de makhrouts et de m'acheter du thé et de la menthe au marché. Elle n'a exigé aucune explication, elle est comme ça ma mère. J'ai pris un train plus tôt que d'habitude pour rentrer à la tôle. Ma valise à roulettes était remplie de gâteaux aux dattes fraîches parfumés à la fleur d'oranger. Je l'ai déposée au pied de mon lit et suis allé glisser sous les portes de toutes les chambres un petit mot : « *Rendez-vous à 21h dans la chambre d'Hugo et de Moba* ».

Quand Hugo est arrivé, à 20h30, je ne lui ai rien dit mais il a fait une drôle de tête en voyant les presque deux cents gâteaux (ma mère exagère toujours), les trois théières fumantes et la trentaine de petits verres fleuris (ma mère les a glissés d'office dans ma valise sans me demander l'autorisation, elle en a empilé cinquante deux !), posés sur mon bureau.

Quand les gars ont commencé à arriver, Hugo a froncé les sourcils ; il a fait des efforts, je l'ai bien vu, pour ne pas les mettre à la porte. Eux n'ont pas osé refuser de goûter les fameux makhrouts de ma mère, ils n'ont pas osé refuser de goûter mon thé chaud et sucré. Puis, peu à peu, ils se sont détendus et comportés comme s'ils étaient à Marrakech, s'extasiant des coutumes locales et du sens de l'hospitalité des indigènes (bon, c'est vrai, j'exagère, ils n'ont pas dit indigènes mais seulement « *arabes* »). Ils ont évoqué leurs vacances au club, la place El Fna et son souk. Hugo ne défronçait pas des sourcils, de plus en plus agacé par les remarques empreintes d'exotismes de nos voisins de chambre. Quand ils sont (enfin !) tous partis Hugo m'a regardé, jusqu'à ce que je me décide enfin à lui expliquer.

C'est à cette minute que notre pacte a été scellé :

- « *Je recommence la semaine prochaine, jusqu'à ce qu'ils y prennent goût, une journée de deux cents cinquante cette fois : Le miel appelle le miel, le sucre attrape les*



mouches mieux que le vinaigre. On a ici le plus riche potentiel de la région parisienne, l'élite de demain, celle qui gagnera tellement bien sa vie qu'elle pourra se débrouiller pour faire des déjeuners d'affaires avec des avocats qui négocieront leurs impôts à la baisse. Ils dîneront au restaurant avec leurs collègues, leurs collaborateurs, leurs familles, leurs clients, leurs amis, certains avec leurs amantes... Ils seront prêts à manger sans compter, sauf peut-être les calories, mais ça, on y pensera en temps utiles, il suffira de proposer à la carte des repas light à la crème d'asperge sans crème, un filet de saumon bio et dégraissé au safran et un gâteau aux algues et sans sucre pour une somme juste un peu plus rondelette encore ; ils auront faim de mets rares , de belles assiettes, de desserts raffinés ... T'es bien d'accord, je ne dis pas de bêtises ?

Ben alors, faut commencer dès maintenant à fidéliser la clientèle, non ?

